

battu pour elle se dérobait après le combat. Il déposait cheval, chien, épée et armure de chevalier dans le vieux château du bois, puis il reprenait ses habits de berger et rentrait chaque soir, comme s'il était complètement étranger à tout ce qui se passait. Cependant, sur l'avis de sa fille, le roi fit publier dans tout le royaume un grand tournoi, qui devait durer trois jours. Le berger ne manqua pas d'y venir, équipé en chevalier, et la princesse le reconnut, dès qu'elle le vit. Le mariage se fit alors.

NOTES

- (1) Il doit y avoir une lacune dans le conte, car les fourmis et la colombe n'y reparaissent pas.

COMMENTAIRES

Dans une autre version, le berger, après avoir tué le serpent, lui coupa ses sept langues et les emporta. Mais un charbonnier, passant tôt après dans le bois, lui coupa aussi ses sept têtes, les mit dans un sac et se présenta avec elles à la cour, pour réclamer la main de la princesse. Heureusement que le berger vint aussi à temps, avec les sept langues, et l'imposture du charbonnier ayant été découverte, il fut patibulé et pendu.

On dirait qu'il y a dans ce conte un souvenir lointain de la fable de Thésée et du Minotaure de Crète.

Le même conte se trouve dans Straparole, nuit X, fable III, sous le titre suivant : *"César de Berni, accompagné d'un lyon, un ours et un loup, par au desceu de sa mère et de ses sœurs et s'en va; et arrivé en Sicile, trouve la fille du roi exposée pour estre dévorée d'un dragon, lequel, à l'ayde de ces trois animaux, il occit, délivrant la princesse, qu'il espousa."*

NOTE DE L'ÉDITEUR

"Le berger qui sauve une princesse d'un serpent", donné par Marguerite Philippe, a été publié dans le tome II des *Contes populaires de la Basse-Bretagne*, P.U.R./Terre de Brume, p. 205, sous le titre "Robardic le pâtre". Il n'en existe pas de version bretonne.

IX

Le roi qui voulait épouser sa propre fille

Un roi d'Espagne perdit sa femme, et il jura qu'il ne se remarierait jamais, à moins qu'il ne trouvât une jeune fille à qui la robe de noces de la défunte reine siérait parfaitement. Sa fille, qui avait dix-huit ans, mit un jour, en jouant, la robe de sa mère, et elle lui allait à merveille, si bien que son père voulait l'épouser. Effrayée de ses instances, elle va consulter une sorcière qui lui dit de demander successivement au roi, pour gagner du temps, d'abord un habit couleur du ciel, puis un autre couleur de la lune, et enfin un troisième couleur du soleil. Son père vient à bout de lui procurer ces trois habits, l'un après l'autre, et avec beaucoup de peine. Alors elle quitte, de nuit, le palais, et, par le pouvoir de la sorcière, ses trois habits la suivent sous terre, dans une cassette. Elle devient gardeuse de dindons dans un château. Le fils du seigneur de ce château tombe amoureux d'elle. Afin de la connaître et de l'éprouver, il se rend dans une ferme attenante au château et s'entend avec le fermier et sa femme pour se faire passer pour une pauvre femme bien malade à qui ils ont donné l'hospitalité, par commisération. Il se fait mettre un lit dans un endroit obscur, sous prétexte qu'il ne peut souffrir la lumière.

Trois demoiselles nobles, qui désiraient toutes les trois l'épouser, le visitent là, successivement, sans le reconnaître, et lui font d'étranges aveux. La gardeuse de dindons vient aussi à son tour, et trompée comme les autres et croyant parler à une

pauvre femme, elle lui avoue qu'elle est fille du roi d'Espagne. Alors le jeune seigneur se fait reconnaître. Il épouse la prétendue gardeuse de dindons et le vieux roi, devenu plus sage, assiste aux noces de sa fille et cède sa couronne à son gendre.

COMMENTAIRES

On sait que Peau d'âne de Perrault est bâti sur les mêmes ressorts ; mais l'épisode de la ferme ne s'y trouve pas, ni non plus dans Straparole, qui a le même conte, à quelques différences près, nuit I, fable IV, sous le titre suivant : *"Thibaud, prince de Salerne, veut espouser sa fille Doralice; laquelle, étant sollicitée du père, arriva en Angleterre, où Genèse l'espousa et eut deux enfants d'elle, qui furent mis à mort par Thibaud, dont Genèse se vengea depuis."*

La même circonstance d'un père qui veut épouser sa fille se trouve dans *l'Histoire de la belle Héleine de Constantinople, mère de saint Martin de Tours en Touraine et de saint Brice, son frère*. On trouve encore une situation analogue dans un conte de Chaucer et dans un conte lithuanien intitulé : *De la belle-fille d'un roi*, dans le recueil de Schleicher, *Lithauische Märchen*, page 10. Il y a également dans Bonaventure Des Périers un conte dont l'héroïne, Pernette, présente plus d'un trait de ressemblance avec le conte de Perrault, *Peau d'âne*.

NOTE DE L'ÉDITEUR

"Le roi qui voulait épouser sa propre fille", donné par Barba Tassel, a été publié dans le tome III des *Contes populaires de la Basse-Bretagne*, P.U.R./Terre de Brume, p. 175, avec de nombreuses variantes de détail, sous le titre "La fille du roi d'Espagne". Il en existe une version bretonne dans le manuscrit 14 (pièce 22, "Merc'h ar Roue Spagn").

X

L'épervier et la sirène

Un vieux pêcheur prit, un jour, une sirène dans ses filets. Celle-ci lui dit : "Amène-moi ton enfant nouvellement né pour que je l'embrasse, puis remets-moi en liberté et demain, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, les pièces d'or ne cesseront de tomber par la cheminée dans la chaumière." Le pêcheur s'empressa d'aller chercher son enfant nouveau-né et la sirène lui donna un baiser, puis elle le rendit à son père et plongea sous l'eau. Le lendemain, le pêcheur et sa femme passèrent toute la journée à ramasser de l'or sur la pierre de leur foyer. Les voilà riches à présent. Quand l'enfant eut dix-huit ans, il voulut voyager. Son père lui recommanda de ne s'approcher que le moins possible de la mer et de ne jamais s'y baigner surtout. Il partit et, chemin faisant, il trouva sur sa route une charogne que se disputaient un loup, un épervier et un bourdon. Il en fait le partage entre eux de façon à les contenter tous les trois, et chacun d'eux, par reconnaissance du service qu'il leur avait rendu, lui accorda de devenir à sa volonté loup, épervier ou bourdon, et de plus, ils lui promirent de lui venir en aide dans le besoin, en quelque lieu qu'il se trouvât.

Plus loin, il obligea encore des oies et des fourmis, qui promirent aussi de s'en montrer reconnaissantes.

Il arriva alors à un vieux château. Il n'y vit personne d'abord, mais la table était servie, et il mangea. Quand il eut